

LETTRE SUR LA DÉCOUVERTE

DES

HIÉROGLYPHES ACROLOGIQUES.

IMPRIMERIE

DE MADAME HUZARD (NÉE VALLAT LA CHAPELLE),
Rue de l'Éperon, n°. 7.

(3)

LETTRE
SUR
LA DÉCOUVERTE
DES HIÉROGLYPHES
ACROLOGIQUES,

ADRESSÉE

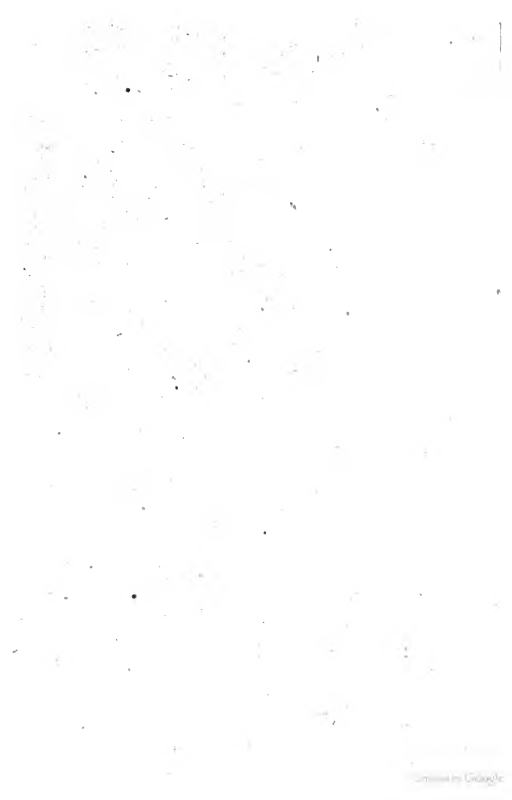
A. M. le Chevalier de Gouliouff,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE RUSSSE.

PAR M. J. KLAPROTH.



A PARIS,
CHEZ J.-S. MERLIN, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N°. 7.

1827



LETTRE

SUR

LA DÉCOUVERTE

DES HIÉROGLYPHES

ACROLOGIQUES.

MONSIEUR,

C'EST avec le plus vif intérêt que j'ai lu la partie de vos recherches sur les hiéroglyphes, que vous avez bien voulu me communiquer. Vous venez d'accomplir en quelque sorte le désir exprimé par M. Champollion dans son *Précis du système hiéroglyphique*. Ce savant, après avoir parlé de la classe des hiéroglyphes phonétiques, employés pour écrire les noms propres, dit : « Il ne resterait plus » qu'à trouver une méthode pour reconnaître la » valeur des caractères *symboliques*; et c'est là » l'obstacle qui semble retarder le plus l'intelligence pleine et entière des textes hiéroglyphiques (1). »

Grâce à votre découverte, on pourra désormais

(1) *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens*; par M. Champollion le jeune. Paris, 1824. In-8°, page 397.

se faire une juste idée de la nature réelle de l'immense partie des hiéroglyphes considérés comme signes symboliques et idéographiques.

Vous avez franchi le *cercle magique du cartouche*, qui, après les découvertes ingénieuses du docteur Young et de M. Champollion, renfermait tout ce qu'on pouvait prétendre lire, avec quelque certitude, dans les nombreuses inscriptions qui couvrent les ruines de l'ancienne Égypte.

Puisque cette lettre est destinée à être mise sous les yeux du public, je vous demande la permission de faire connaître votre découverte en peu de mots.

C'est par des combinaisons heureuses que vous êtes parvenu à reconnaître que la plupart des hiéroglyphes expliqués par Horapollon et autres auteurs de l'antiquité ne sont rien moins que des caractères symboliques ou idéographiques, et que ces signes, au contraire, ne servent, en grande partie, qu'à faire connaître la lettre initiale du mot attaché à la chose qu'on voulait indiquer; c'est-à-dire *qu'on se contentait de tracer la figure d'un objet quelconque, dont le nom avait pour première lettre celle par laquelle commence celui de l'objet qu'on voulait désigner d'une manière occulte* : à-peu-près comme si l'on peignait un *Chou* au lieu d'un *Cheval*; un *Porc* pour un *Pain*; une *Jatte* pour un *Juge*; un *Rat* pour un *Roi*.

J'avoue qu'en lisant l'exposé de cette découverte j'avais peine à y ajouter foi, tant elle faisait paraître absurde cette nation égyptienne si vantée, et on peut dire si révérée parmi nous. Serait-il

possible , me disais-je , que le peuple que l'Europe a regardé pendant plus de vingt siècles comme l'inventeur des lettres , des sciences et des arts , ait eu l'esprit borné , au point de se servir d'une manière si puérile d'exprimer ses pensées par écrit ? Ces prêtres de Diospolis et de Memphis ne se seraient-ils occupés que d'apprendre par cœur un tas de mauvais rébus et d'insipides calembourgs , qui feraient honte aux auteurs des devises dont les confiseurs de la rue des Lombards entourent leurs bonbons ?

C'est donc avec empressement que je me suis rendu à votre invitation de parcourir le livre d'Horapollon , pour me convaincre de la certitude de votre découverte , en appliquant ses interprétations hiéroglyphiques aux mots de la langue cophte , qui contient le reste de l'idiome des Pharaons (1). Ma surprise fut extrême en trouvant que vous ne disiez que l'exacte vérité , et que si l'on n'était pas arrêté , d'une part , par l'obscurité du texte d'Horapollon (2) , et de l'autre par le manque d'une foule de mots qui ne se trouvent plus dans

(1) Voyez *Recherches sur la langue et la littérature de l'Égypte* ; par M. E. Quatremère. Paris, 1806. In-8°. , page 5.

(2) On trouve aussi dans cet ouvrage plusieurs hiéroglyphes qui , en effet , représentent les choses qu'ils désignent : par exemple , la lune renversée , pour mois , etc. Voici un exemple d'une explication obscure : Φωνὴν δὲ μακρόθεν βυλόμενοι δηλῶσαι , ὃ καλεῖται παρ' Αἰγυπτίοις ὕαιε , ἀέρος φωνὴν γράφουσι , τετίστι βροτὴν , ἥς ἔδεν καταβέγγει μείζον , ἢ δυναμικότερον (1, 29). — Mais pour peindre le tonnerre , on ne pouvait que se servir d'un signe de convention , que nous ignorons.

le cophte, parce qu'ils y sont remplacés par des termes grecs, on pourrait parvenir à retrouver toutes les initiales des mots que représentent les hiéroglyphes cités par le commentateur égyptien.

Nonobstant ces entraves, j'ai été en état d'expliquer, d'après votre méthode et par le cophte, une très-grande partie des symboles mystérieux qu'Horapollon nous a conservés. Je vais donner sur cet objet les développemens qui me paraissent les mieux établis : ils fourniront au monde savant les moyens de porter un jugement sur votre découverte.

L'*ibis*, dit Horapollon (I, 51) (1), représentait le cœur : or, en cophte, *ⲭⲓⲛ* *hip* est le nom de l'*ibis*, et *ⲭⲏⲧ* *hèt* signifie cœur; ces deux mots commencent par un *h*; et c'est pourquoi on a choisi l'un pour désigner l'autre.

Un *nœud coulant* ou une *corde* désignait l'*amour* (Horapollon, II, 26); je trouve en cophte *ⲙⲟⲩⲣ* *mour*, lacet (*ⲙⲉⲩⲣ*, *ⲙⲉⲩⲣ*) et *ⲙⲉⲓ* *mei*, amour. Voilà encore deux mots qui ont la même initiale.

(1) Mes citations de cet auteur se rapportent à l'édition qui porte le titre : *Horapollinis Hieroglyphica*, græce et latine; cum integris observationibus et notis J. Merceri et D. Hæschelii, et selectis N. Caussinij; curante Jo.-Corn. de Pauw, qui suas etiam observationes addidit. Trajecti ad Rhenum, 1727. In-4°.

Le *hibou*, appelé $\alpha\omicron\tau\lambda\delta\chi$ *mouladj*, était l'hieroglyphe qui exprimait la mort $\alpha\omicron\tau$ *mou* (Voyez Horapollon, II, 25.)

Le *savoir* ($\gamma\upsilon\omega\sigma\iota\varsigma$) était représenté par une fourmi (Horapollon, I, 52) : or la fourmi, en cophte, est $\chi\beta\pi\chi\iota\pi$ *djapdjip*, et le savoir s'appelle dans la même langue $\chi\epsilon\alpha\chi\eta\tau$ *djemhèt*.

Voulant désigner ce qui dure *long-temps* ($\pi\alpha\lambda\upsilon\chi\rho\acute{o}\nu\iota\omicron\varsigma$), les Égyptiens peignaient un cerf, parce que, dit Horapollon (II, 21), les cornes du cerf repoussent tous les ans; mais, en effet, c'était parce que le nom de cet animal, $\epsilon\iota\omicron\tau\lambda$ *eïoul* commence par un *e*, de même que $\epsilon\pi\epsilon\chi$ *eneh*, temps (زمان).

Au lieu de *cousins* (*culices*), qu'on voulait représenter, on dessinait des vers : or, en cophte, un cousin s'appelle encore $\beta\omicron\lambda\upsilon\epsilon\varsigma$ *sholmes*, et un ver $\beta\delta\tau\tau\epsilon\iota$ *shatfi*. Le *sh* est l'initiale des deux mots.

L'*impudence* était indiquée, d'après Horapollon (I, 51), par une *mouche* : c'est une image employée déjà par Homère; mais ici elle a été

adoptée de préférence, parce que *af*, mouche, et *anòni*, luxure, commencent par un *a*.

Pour désigner un *homme vil et pernicieux* (*ἀνθρώπου ἐξώλη*), on peignait un *porc*. Le nom copte pour porc est *rir*, et un homme vil et abject s'appelle *rodji*, dans le même idiome. (*Voyez* Horapollon, II, 37.)

Un *lièvre* représentait ce qui est *ouvert*, parce que, dit Horapollon (I, 26), cet animal a les yeux toujours ouverts. Or *sve* est ouverture, porte, et *saradjóf* lièvre. Ces deux mots ont la même initiale.

Un homme qui, naturellement, n'a pas de *bile*, dit notre auteur (II, 48), mais qui est excité à la colère, est désigné par une *colombe* à dos élevé, parce que c'est là que se trouve la *bile* de cet oiseau. La véritable raison pour laquelle la colombe, *shrompi*, représente la bile *chachi*, est encore la ressemblance des premières lettres de ces deux mots (1). Le *dos élevé* de la colombe

(1) *Sh* et *ch* sont souvent confondus en copte. On écrit :

<i>shóu</i> , <i>sec</i>	— pour <i>choú</i> .
<i>shlil</i> , <i>victime</i>	— pour <i>chlil</i> .
<i>sholmes</i> , <i>cousin</i>	— pour <i>cholmes</i> , etc.

indiquait vraisemblablement qu'on ne devait pas prendre ce signe dans l'acception d'*homme injuste*, qu'il avait communément.

Une femme qui fait une *fausse couche* fut représentée par une *cavale* foulant aux pieds un *loup* (Horapollon, II, 45). Nous ignorons le nom de la *cavale* en égyptien ; mais ⲟⲩⲏⲓ *ouhhe*, en cophte, est *fausse couche*, et un *loup* est ⲟⲩⲁⲛⲧⲩ *ouónch* dans cette langue. On peut donc supposer que le mot *cavale* avait également la voyelle *ou* pour initiale.

Un homme *impudent* qui regardait avec *vitesse* était exprimé par une *grenouille* (1). Vitesse, en cophte, est ⲕⲱⲗⲉⲙ *kóhlem*, et la *grenouille*, ⲕⲭⲣⲱⲣ *khrouur*. Il paraît que jeter avec vitesse des regards sur quelqu'un était, chez les anciens Égyptiens, un signe d'impudence. (Horapollon, II, 101.)

Pour désigner quelqu'un qui est sur ses *gardes* contre les entreprises de ses ennemis, les Égyptiens dessinaient une *grue* (Horapollon, II, 4).

(1) Ἀνθρῶπον ἀναιδῆ, καὶ κατὰ τὴν ὕψιν ἰξῦν, θέλει τις δηλῶσαι, βάτραχον γράψουσιν.

La grue, en cophte, s'appelle $\tau\iota\theta\iota$ *tihhi*, et bien gardé, en sûreté, est $\tau\alpha\chi\rho\omicron$ *tadjro*.

Deux mains, dit Horapollon (II, 5), dont l'une tenait un bouclier et l'autre un arc, désignaient le *combat guerrier*. Il y a ici, comme dans plusieurs autres cas, une espèce d'indication de la chose même; mais le système des initiales est toujours observé; la main, en cophte, est $\tau\omicron\tau$ *tot*, et la bataille $\tau\iota$ *ti*.

On représentait un *talisman* ($\phi\upsilon\lambda\alpha\chi\tau\eta\rho\iota\alpha$) par deux têtes : la première était celle d'un homme et regardait en *dedans*, l'autre celle d'une femme qui regardait en *dehors*; de sorte, ajoute le grave interprète des hiéroglyphes, que nul démon ne pouvait entrer dans l'enceinte protégée par un pareil talisman. Vous voyez encore ici la même manière puérile d'employer la première lettre d'un mot pour en désigner un autre qui l'a pour initiale, car $\varsigma\alpha\chi\rho\omicron\lambda$, *sakhol* est le mot cophte pour talisman; $\varsigma\alpha\theta\omicron\iota\kappa$ *sakhoun* signifie en dedans, et $\varsigma\alpha\delta\omicron\lambda$, *sabol*, en dehors. (Voyez Horapollon, I, 24.)

La *fumée* s'élevant au ciel indiquait le *feu*. Ceci paraît encore une manière assez naturelle de

représenter le feu ; néanmoins les deux mots ont la même initiale. La fumée est $\chi\rho\epsilon\upsilon\tau\epsilon$ *khremts* et le feu $\chi\rho\epsilon\upsilon$ *khróm* (Horapollon, II, 16). Le mot *khróm* est évidemment dérivé de la même racine que *cremare* en latin.

On peignait la volupté par le nombre *seize*, dit Horapollon (I, 32), parce qu'à l'âge de seize ans les hommes commencent à rechercher les femmes pour propager leur race. Le véritable secret de cet hiéroglyphe consiste en ce que l'amour, ou le désir amoureux, $\mathfrak{M}\mathfrak{I}$ *mai* ou $\mathfrak{M}\mathfrak{E}\mathfrak{I}$ *mei*, en cophte, commence par un *m*, comme le mot $\mathfrak{M}\mathfrak{E}\mathfrak{T}\mathfrak{C}\mathfrak{O}\mathfrak{U}$ *metsoou*, seize.

Un homme *faible* sur ses jambes, de sorte qu'il ne pouvait marcher qu'avec peine, était représenté par un *chameau* (Horapollon, II, 100). Or, en cophte, le chameau est $\mathfrak{D}\mathfrak{J}\mathfrak{M}\mathfrak{O}\mathfrak{U}\mathfrak{L}$ *djamoul*, et faible est $\mathfrak{D}\mathfrak{J}\mathfrak{H}\mathfrak{S}\mathfrak{E}$ *djhasè*. Ces deux mots commencent avec la même lettre *dj*.

Un homme *fort*, et capable de reconnaître ce qui est utile, fut représenté par un *éléphant* (Horapollon, II, 84). En cophte, $\mathfrak{T}\mathfrak{A}\mathfrak{D}\mathfrak{J}\mathfrak{R}\mathfrak{O}$ *tadjro* est fort, $\mathfrak{T}\mathfrak{A}\mathfrak{D}\mathfrak{J}\mathfrak{R}\mathfrak{O}\mathfrak{U}\mathfrak{T}$ *tadjrèout*, très-fort et valeu-

reux (*αρτίστος*), l'éléphant est *τελφιμος* *telphinos*. Voilà donc deux mots avec la même initiale, dont le dernier peut en effet désigner la force guidée par la précaution, puisque, ainsi que l'observe Horapollon, l'éléphant *examine* et *flaire* tout avec sa trompe. C'est peut-être là une nouvelle application de ce qui a été observé plus haut, relativement à l'emploi d'un même signe, rappelant à-la-fois l'initiale d'un mot et quelque chose de l'idée qui lui appartient.

Un *homme violent et injuste* envers ses bien-faiteurs était représenté par une *colombe* (Horapollon, II, 57). En cophte, *βρομπι* *shrompi* signifie colombe, et *βιενζοικ* *shiendjons* injuste, violent. Ces deux mots commencent par *sh* : voilà tout le secret de cette désignation singulière. Horapollon aurait pu s'épargner l'explication absurde qu'il donne de cet hiéroglyphe. « Le mâle » de la colombe, dit-il, devenu plus fort, chasse » son père de l'intimité de sa mère, et s'accouple » avec elle. »

Pour marquer un *homme faible* (*ἀνθρωπον ασ-
θενή*), qui entreprend ce qui est au-dessus de ses forces, on peignait une *chauve-souris*. Cet animal s'appelle en cophte *ζελζο* *djeldjou*; dans la même langue, faible est *ζεβι* *djashi*. (Horapollon, II, 52.).

La *flûte* désignait, d'après le même auteur (II, 117), un *homme aliéné* : or CHBAITZU *sè-biendjô* est la flûte ($\alpha\upsilon\lambda\omicron\varsigma$) et CIGI *sihi* aliénation mentale.

Voici un hiéroglyphe encore plus singulier : on peignait par un *chat marin* un homme qui, après avoir *rendu ce qu'il venait de manger*, recommence d'avaler avidement. Je ne sais pas ce que le savant interprète des mystères de l'écriture symbolique de l'Égypte veut dire par $\epsilon\pi\alpha\lambda\iota\omicron\varsigma$ $\gamma\alpha\lambda\epsilon\upsilon\varsigma$ *chat marin* (1); mais il me paraît clair qu'il y avait dans son texte, traduit en grec par Philippe, une semblable expression en égyptien : or un chat, en cophite, est CH *chau*; vomir est CH *chiti* : voilà au moins deux mots qui commencent par la même lettre, et renferment le principal sens de l'hiéroglyphe expliqué par Horapollon, qui désignait $\alpha\upsilon\theta\rho\omega\pi\omicron\nu$ $\tau\eta\nu$ $\epsilon\alpha\upsilon\tau\eta$ $\tau\rho\omicron\phi\eta\nu$ $\epsilon\mu\kappa\upsilon\tau\alpha$. (Voyez Horapollon, II, 110.)

(1) Γαλεὺς est, à la vérité, aussi le nom d'un poisson de mer, espèce de *gadus*; mais on ne peut présumer qu'Horapollon eût voulu parler de celui-ci, parce qu'il ajoute : $\epsilon\tau\omicron\varsigma$ $\gamma\alpha\rho$ $\lambda\acute{\upsilon}\epsilon\iota$ $\mu\acute{\epsilon}\nu$ $\delta\iota\alpha$ $\tau\omicron$ $\sigma\tau\omicron\mu\alpha\tau\omicron\varsigma$, $\nu\eta\chi\acute{\omicron}\mu\epsilon\nu\omicron\varsigma$ $\delta\epsilon$ $\kappa\alpha\tau\alpha\pi\acute{\iota}\rho\epsilon\iota$ $\tau\eta\nu$ $\gamma\acute{\omicron}\nu\omicron\nu$.

L'épervier (*ἰεραξ*) nommé par les Égyptiens *βαινθ* désignait, d'après le témoignage de notre auteur (I, 7), l'âme et le cœur; car *βαι* *bai*, dit-il, est l'âme et *θη* *èth* le cœur. Voilà un calenbourg qui existe encore en cophte; *ⲃⲁⲓ* *baïs* ou *ⲃⲉⲃⲓ* *bèdj* y est le nom de l'épervier, et *ⲭⲏⲧ* *hèt* le cœur. Quant à l'ancien mot *ⲃⲁⲓ* *baï*, pour âme, il est tombé en désuétude chez les Cophtes chrétiens, qui ont adopté le grec *Ψυχῆ*.

Pour désigner les *lombes*, les *reins*, on peignait l'os de l'épine du dos (Horapollon, II, 87). Ceci peut passer pour une représentation approximative. On aurait pu prendre les reins mêmes, mais on voulait un sens caché en écrivant, et on choisit de préférence l'os qui s'appelle *κας* *kas*; pour indiquer le mot *κερ* *ker*, lombes ou reins.

L'autruche était employée pour exprimer la justice et l'équité, parce que, ajoute notre hiérogammate, cet oiseau a les plumes des ailes toutes de la même longueur (II, 118). Comme on est à peu-près sûr que le mot *σροϋθος* *srouthos*, ou *σθοϋθος* *sthrouthos*, en cophte, n'est pas d'origine grecque, il est permis de le supposer égyptien. Il nous donne une meilleure raison de cet

hiéroglyphe que ne l'est celle alléguée par Horapollon ; car il commence par un *s*, comme *σοφτεν souten*, équité, justice. *Στρουθός*, dans l'acception d'*autruche*, n'est vraisemblablement pas le même mot qui, en grec, signifie *petit oiseau*, *moineau*. *Μεγάλη στρουθός* pour *autruche*, qui se trouve chez Xénophon, pourrait bien n'être qu'une plaisanterie. Il faut aussi se rappeler que cet oiseau porte, en persan, le nom de *اشتر مرغ* *ustur mourgh*, ou *شتر مرغ* *chtur mourgh*, oiseau-chameau. Les mots *شتر* *chtur* et *στρουθός* ne diffèrent pas beaucoup l'un de l'autre (1).

Un *tourtereau* désignait ceux qui aimaient la *danse* et le son de la *flûte* (II, 54). Nous avons, en copte, *βρομπυαλ shrompchal* pour *tourtereau*, et *βοςζετ shosdjes* pour *danse* : ces mots commencent par la lettre *β sh*; on pourrait encore y ajouter *σηβιεντζα sèbiendjô*, flûte, dont l'initiale est également un *s*, mais d'une prononciation plus dure. A l'exemple de M. Champollion le jeune, je ne regarde pas ces légères différences de prononciation comme essentielles.

(1) Il faut remarquer que le mot roman *ostruce*, le français *autruche*, l'anglais *ostrich*, le portugais *abestruz* et l'espagnol *avestruz*, sont tous dérivés du latin *avis struthio*; comme *outarde* en français et *avutarda* en espagnol sont des contractions du bas latin *avis tarda*.

Un homme injuste et ingrat fut représenté par des ongles d'hippopotame tournés en bas (Horapollon, I, 56). Or, en cophte, vous avez le mot ⲃⲟⲛ *shop*, qui signifie ongle, et ⲃⲓⲛⲁⲣⲟⲛⲥ *siendjons*, injuste. Tous les deux commencent par *sh*. L'hippopotame ne peut être pour rien dans cet hiéroglyphe, car il n'a pas d'ongles extérieurement visibles.

Jusqu'ici je n'ai examiné que des hiéroglyphes qui, d'après Horapollon, servaient à désigner d'une manière occulte un ou au plus deux objets. Maintenant je vais soumettre à la même épreuve ceux qui furent employés pour marquer plusieurs choses différentes. On verra que la règle des initiales communes au mot qu'on veut désigner et à celui qui désigne prévaut partout. Une pareille coïncidence dans des séries entières de mots ne peut être l'effet du hasard : c'est une suite naturelle du système primitif de l'écriture sacerdotale de l'Égypte.

L'Égypte, dit Horapollon (I, 22), était représentée par une *cassolette allumée*, avec un cœur au-dessus. Or l'Égypte s'appelle, en cophte, ⲭⲏⲙⲓ *khèmi*, et ⲭⲣⲱⲙ *khrom* signifie le feu et brûler. Pour donner plus de précision à cet hiéroglyphe,

on y ajoutait encore le cœur ⲭⲏⲧ *hèt*, mot qui commence également par une aspiration (1).

Le *lion*, en cophte ⲙⲟⲩ *mouï*, servait, d'après Horapollon (I, 17 — 20, et II, 38), à désigner un *homme vigilant*, une *grande colère* et l'*inondation du Nil*. La vigilance ou veiller, en cophte, est ⲙⲟⲩⲧ *muout*, une grande colère ⲙⲃⲟⲛ *'mbon*. Quant à l'inondation du Nil, nous ne connaissons pas le nom que lui donnaient les anciens Égyptiens; je suppose avec M. Champollion (2) que ce fut ou le mot ⲙⲟⲩⲧ *móou*, eau, ou un de ses dérivés. Voilà donc trois objets différens désignés par le lion, par l'unique raison que les mots attachés à ces objets commençaient en égyptien, comme le lion, par un *m*.

Mais on se servait encore d'autres hiéroglyphes qui avaient cette même initiale, pour indiquer

(1) ⲭ interdum cum Ⲩ permutatur, e. g. ⲭⲱⲛ et Ⲩⲟⲛ est occultare. — Vid. Scholtz, *Grammatica ægyptiaca*. Oxonii, 1778, in-8°, page 7.

(2) *Précis du système hiéroglyphique*; Planches et explications, page 29 : « ⲙⲟⲩⲟⲩ , ⲙⲟⲛ , groupes figuratifs et symbolico-phonétiques, exprimant l'eau du Nil et le débordement de ce fleuve. »

Inondation annuelle du Nil (1), tels que trois grandes cruches, nommées ⲙⲉⲩⲣⲕⲥ *maurès*, ou le ciel qui laisse tomber de l'eau sur la terre, parce que la *pluie* ⲙⲟⲩⲛⲁⲓⲟⲩ *mouenhôou*, a, comme ces mots, l'*m* pour initiale.

Pour marquer l'idée d'*œuvre* (ἔργον) on dessinait la *corne* d'un bœuf (βόος ἄρρενος κέρας γράφομεν). Le mot cophte, pour *œuvre*, est ⲭⲟⲩ *hob*; la *corne* ⲭⲟⲩ *hop* et mâle (ἄρρεν) ⲭⲱⲟⲩⲧ *hoóut*.

Voilà donc l'*h* qui commence tous les mots de cette explication hiéroglyphique. (Voyez Horapollon, II, 17.)

Dans le paragraphe suivant, Horapollon dit que la *corne* d'une vache (βόος θηλεία) représentait la *punition*, la *vengeance* (ποινή). En cophte, un autre mot pour *corne* est ⲧⲁⲡ *tap*, et la *punition*, le supplice est ⲧⲭⲉⲙⲕⲟ *t'hemko*.

Pour exprimer la *destruction*, on peignait une *souris* (Horapollon, I, 50). Le mot cophte ⲫⲓⲛ

(1) Dans la *Bible cophte*, on trouve le mot *déluge* exprimé par le grec ⲕⲉⲧⲁⲕⲓⲕⲱⲩⲟⲩ.

phin, qui signifie *souris*, commence avec un *ph*, de même que les verbes suivans, qui ont tous la signification de détruire.

Détruire, anéantir.	φαιϣ <i>phóndj</i> .
Extirper.	φαιρκ <i>phórk</i> .
Briser.	φαιϣ <i>phach</i> .
Fendre; casser.	φαιϣ <i>phahh</i> .

Le *chien* signifiait *secrétaire du temple*, *rire*, *odeur*, *magistrat* et *juge* (Horapollon, I, 39). Un chien, en cophte, est *coϥic sothis* et *caϣi sióthi* (ⲥⲓⲟⲩ dans les dictionnaires cophto-arabes).

— Voyez la note à la fin du *post-scriptum*.

Secrétaire du temple (*ιερογγραμματοϥ*), est en cophte. *caϣi sahh*, ou *caϣi s'hhoui*.

Rire. *caϣi sóvi*.

L'odeur. *caϣi s'thoi*.

Juge ou magistrat. *caϣi sbó*, mot qu'on pourrait rendre par *prud'homme*. •

Dans le même paragraphe, Horapollon dit que le *chien* était l'hiéroglyphe pour *éternuer* : or éternuer, en cophte, est *ϣερϣερ herher*, et le *chien* *ϣωρ hór*, *ϣορ hor* et *ϣοορ hoor*; car l'article indéterminé *ou*, qui précède ordinairement ce mot, n'y appartient pas. — Voyez Scholtz, *Grammatica ægyptiaca*, pag. 17, et J. Rossi, *Etymologia ægyptiaca*, pag. 153.

Le *crocodile*, en cophte, $\chi\alpha\rho\omicron\upsilon\kappa\iota$ *kharouki*, ou sa queue, désignaient les *ténèbres* ($\sigma\acute{o}\tau\omicron\varsigma$), qui, dans la même langue, s'appellent $\chi\alpha\kappa\iota$ *khaki*.

Mais le *crocodile* y portait encore le nom de $\sigma\omicron\upsilon\chi\iota$ *soukhi*; et employé alors comme hiéroglyphe, il représentait un *insensé* et un *voleur*. (Horapollon, I, 67 et II, 81.)

Insensé, en cophte, $\sigma\omicron\chi$ *sodj* et $\sigma\alpha\lambda\epsilon\varsigma$ *sales*; voleur $\sigma\omicron\mu\iota$ *soni* ($\chi\acute{\lambda}\acute{\epsilon}\pi\tau\eta\varsigma$, arabe لص), ou $\beta\iota\omicron\upsilon\iota$ *shioui*; vaincre $\delta\rho\omicron$ *shro*.

Le vainqueur était aussi représenté par un *scorpion*, qui, en cophte, s'appelle $\delta\lambda\iota$ *shli* : or $\delta\rho\omicron$ *shro* vaincre et *shli* scorpion commencent par la même consonne.

Un *crocodile*, avec une plume d'ibis sur la tête, était à-la-fois le symbole d'un homme ayant l'habitude de *s'emparer des biens d'autrui*, et celui d'un *paresseux* (Horapollon, II, 81). J'ai déjà remarqué que la petite différence qui existé entre le *s* et le *sh* cophtes ne paraît pas avoir eu lieu dans l'ancien idiome de l'Égypte : cet hiéroglyphe en est une preuve; car le crocodile s'appelle $\sigma\omicron\upsilon\chi\iota$.

soukhi et les deux mots qu'il représente sont $\delta\iota\omicron\chi\iota$ *shioui*, voleur, et $\delta\iota\chi\iota$ *shnau* ou *benne shenne*, paresseux : or le premier commence par c et les deux autres par δ , précisément comme nous l'avons déjà vu à l'occasion de $\kappa\omicron\chi\iota$ *soukhi*, crocodile et $\delta\pi\omicron$ *shro* victoire. Notez que la plume d'ibis servait vraisemblablement pour distinguer cette signification du crocodile des autres sens que cet hiéroglyphe pouvait avoir.

L'étoile, suivant Horapollon (I, 13 et II, 1), désignait *Dieu*, le nombre *cinq* et le *temps*. L'étoile s'appelle en cophte $\kappa\iota\omicron\chi$ *siou*. Dans la même langue, $\kappa\iota\omicron\chi$ *snou* est le temps, et $\delta\iota\omicron\kappa$ *shios*, Seigneur. Quant au mot *cinq*, $\tau\iota\omicron\chi$ *tiou*, il ne commence pas à la vérité par un s, mais par la lettre qui se change le plus fréquemment en s. D'ailleurs nous ne connaissons pas la véritable prononciation de l'ancien égyptien, quoique ses racines soient conservées en cophte; il n'est pas vraisemblable qu'il en soit de même de son orthographe.

Le *scarabée* joue, comme vous savez, un rôle principal dans les hiéroglyphes des Égyptiens. Selon Horapollon, il désignait *unigenitus*, l'*origine* ($\gamma\acute{\epsilon}\nu\epsilon\iota\varsigma$) le *père*, le *monde* et le *mâle* (I, 10). Le

scarabée s'appelle en copte ⲃⲉⲗⲟⲩⲕⲥ *shalouks* et Ⲭⲉⲗⲟⲩⲕⲓ *chalouki* (1). Origine est, dans la même langue, Ⲭⲁⲓ *chai*, et quoique père y soit exprimé par le mot ⲓⲱⲧⲧ *iôt*, le mot *chai* peut avoir été employé pour signifier la même chose, puisque le père est, pour ainsi dire, l'origine de ses enfans. Dans la même langue, *unigenitus* ou *primogenitus* est exprimé par les mots composés Ⲭⲁⲙⲓⲥⲓ *chamissi*, et Ⲭⲟⲣⲡⲉⲥⲓ *chorpmissi*.

Vous voyez qu'ils commencent également par Ⲭ ou *ch*.

Le *phénix* désignait chez les Égyptiens ce qui était *vieux*, *antique* ou de *longue durée* (Horapollon, I, 34 et 35; II, 57). En copte, ⲉⲗⲗⲟⲩ *alloè* est le nom du phénix (سمندل), et ⲉⲡⲉⲥ *apas*, signifie antique, vieux, d'ancienne date (de là, ⲙⲉⲧⲉⲡⲉⲥ *metapas*, vétusté).

Le *phénix* désignait aussi l'inondation du Nil : or ce fleuve s'appelle ⲉⲙⲉⲓⲣⲓ *amèïri* ou ⲉⲧⲧⲏⲥ *autès*. Vous voyez que tous ces mots commencent par un *a*.

Les *paroles*, les *feuilles* ou un *livre fermé* (βιβλίον ἰσφραγισμένον) désignaient ce qui est très-

(1) L'identité de *shalouks* et *chalouki* n'est pas douteuse, quoique les vocabulaires copto-arabes expliquent le premier par حنك scarabée et le second par زنبور guêpe.

ancien. Sans m'arrêter à rechercher comment les Égyptiens ont pu faire pour dessiner les paroles, je remarquerai seulement que ⲭⲱⲟⲩ *djôou*, en cophte, signifie la succession des temps, la suite des siècles. Ce mot commence par *dj*, comme ⲭⲓⲛⲥⲁⲃⲓ *djinsadjî*, parole, ⲭⲱⲉⲓ *djôvi*, feuille, et ⲭⲱⲉ *djôm*, livre.

Pour désigner l'écriture ou les sciences de l'Égypte (Αἰγύπτια γράμματα), un hiérogrammate et la fin, dit Horapollon (I, 38), on peignait ou de l'encre, un *tamis* ou un *jonc*.

Je ne trouve pas de mot applicable au hiérogrammate; qui commence par un *k*; mais ⲕⲁⲧ̅ⲥ̅ *kati* signifie *érudition* en cophte, et ⲕⲉⲛ *kèn*, la fin. Pour encre je prends ⲕⲁⲙⲉ *kame*, noir; le jonc est ⲕⲁⲙ *kam* et le roseau dont on se sert pour écrire ⲕⲁϣ̅ *kach*. Vous voyez encore la même initiale se montrer dans tous les mots cités.

On représentait l'estomac par un anneau (δακτύλιος). Ce dernier s'appelle en cophte ⲭⲱⲥⲱⲣ *chshour* et le premier ⲭⲱⲭⲱⲡⲓ *chochpi*. Ces deux mots ont *ch* pour initiale (1).

(1) Notez que, dans le texte d'Horapollon, il faut lire δακτύλιος pour δέκτυλος.

La *doctrine* et l'*intelligence* étaient exprimées par le *ciel* qui laissait tomber la *rosée* (I, 37). Nous avons en copte les mots $\text{neb}\tau$ *nevèt*, savoir, et niat *niat*, intelligence, savoir; $\text{niphou}\tau$ *niphèoui*, les cieus et nodjhh *nodjhh* ou noudjhh *noudjhh*, arroser, humecter. C'est peut-être le seul hiéroglyphe égyptien qui ait un sens raisonnable et qui s'éloigne un peu de l'absurdité des autres, dont Horapollon nous a conservé l'explication.

Pour désigner un *foulon*, dit le même auteur, on dessinait les deux *pieds* d'un homme dans l'eau, ce qui indiquait une ressemblance avec Mercure. Tout le secret de cet hiéroglyphe consiste en ce qu'un foulon s'appelle rahht *rahht* et que rat *rat* est le mot copte pour pied. C'est encore le système de l'initiale qui domine ici; il paraît qu'il n'y est nullement question de Mercure.

On écrivait le nom d'un *roi méchant* (βασιλεὺς κακίστος), dans un cercle formé par un *serpent*; mais pas entièrement fermé, parce que la queue n'atteignait pas la bouche. Le serpent, ajoute Horapollon, s'appelle *meisi* chez les Égyptiens (I, 59). Voilà donc la clef de l'hiéroglyphe; ce n'est que le *m* initial du mot *meisi*, qui, en copte, s'écrit

ⲙⲓⲥⲓ *missi* (ⲙⲥ). La *fureur* est ⲉⲗⲃⲟⲛ *'mbon* et la *haine* ⲙⲟⲥⲧ *mosti* : ces deux vices sont ceux des tyrans ; aussi a-t-on voulu les exprimer par le *m* du serpent. Sans cela, pourquoi cette phrase d'Horapollon, qui ne se piquait pas de donner un vocabulaire de la langue égyptienne : ΤΟ ΔΕ ὄνομα τῷ ὄφειος παρ' Αἰγυπτίοις ἐστὶ μεῖσι? « Or le nom du serpent « chez les Égyptiens est *meisi*. »

Je pense que tous ces exemples suffiront pour prouver que c'était principalement l'initiale qui était considérée dans la plupart des hiéroglyphes, et je termine cette liste par deux des plus frappans, où des séries de mots commençant par la même lettre sont représentées par un seul objet, dont la dénomination cophte a cette lettre pour initiale.

Horapollon dit (I, 6) que les Égyptiens peignaient un *épervier* (ⲉⲣⲁⲭ) pour désigner *Dieu*, *mère* ou *maternité*, *vue* ou *regard*, *limite*, *ciel*, *miséricorde*, et *Minerve*.

Or, en cophte, la dénomination la plus usitée pour épervier est ⲛⲟⲩⲉⲣ *nocher*.

Voici sept mots représentés dans la même langue par cet oiseau ; ils commencent tous par un *n* :

Dieu s'appelle. ⲛⲟⲩⲧ *nouti*.

Maternité. ⲛⲉⲕⲕⲉⲛ *nak'hi*.

Vue ou regard. ⲛⲉⲩ *nau*.

Limites. ⲛⲉⲩⲧ *neat*.

Ciel, nuages.	ннѣ nif.
Miséricorde.	нѣтъ nait.
Minerve.	нѣтъ neith.

Le *vautour* (𓂏𓂏), nommé *χοτρεϗ chotref*, servait à désigner *Junon, élévation, primauté, humilité, sang, victoire, deux drachmes, connaissance de l'avenir* (Horapollon, I, III). Tous ces mots commencent par un *ch*, ou une autre consonne sifflante :

Junon, en égyptien, est *Satis* ou *Sati* (1).

Élévation, élevé. . . . *χωι chôi.*

Primauté. *χορη chorp.*

Profond, humble. . . *χωκ chok* et *χωκ chèk.*

Sang. *сноѣ snof.*

Victoire, vaincre. . . *бро shro.*

Deux drachmes. . . *βικιϗ shikiti*, le quart d'une once. (الجالية ربع اونيه.)

Mais un rapprochement encore plus singulier se trouve dans le mot *χορη нѣми chorp nemi*, qui signifie *connaissance de l'avenir*. Horapollon dit, comme je viens de le rapporter, que cette idée fut exprimée par l'image d'un oiseau de proie : or les deux mots *chotref* et *nocher*, qui désignent *vautour* et *épervier*, commencent précisément par les mêmes consonnes que *chorp prius* et *nemi scire*.

C'est ici le lieu de faire observer qu'à mesure

(1) Champollion, *Panthéon égyptien*, planche et explication, n° 7.

qu'on avance dans cette sorte de vérification , l'idée d'une coïncidence attribuée au hasard s'efface de plus en plus. On pourrait assigner cette cause au rapport isolé de deux mots entre eux ; on pourrait encore recourir à la même explication pour quatre ou six mots. Ce serait une ressource puérile, si l'on voulait s'en servir pour rendre compte de trente à quarante analogies du même genre , toutes différentes par la valeur des mots , toutes d'accord en ce seul point , la coïncidence des initiales. Mais le dernier degré de démonstration se trouve dans les hiéroglyphes auxquels Horapollon assigne plusieurs valeurs, et, dans ce dernier cas , le calcul des probabilités ne saurait fournir aucun argument raisonnable à celui qui voudrait voir dans le hasard la cause d'une si frappante analogie.

Mais, abstraction faite de toutes ces preuves de la justesse de votre découverte, elle est déjà pleinement confirmée par le célèbre passage des *Stromates* de Clément d'Alexandrie, qui indique clairement le système que je viens d'exposer. Voici le texte de cet auteur :

Αὐτίκα οἱ παρ' Αἰγυπτίοις παιδευόμενοι, πρῶτον μὲν πάντων τὴν Αἰγυπτίων γραμμάτων μέθοδον ἐκμαθάνουσι, τὴν ἐπιστολογραφικὴν καλουμένην. δευτέραν δὲ, τὴν ἱερατικὴν, ἣ χρῶνται οἱ ἱερογραμματεῖς. ὑστάτην δὲ καὶ τελευταίαν τὴν ἱερογλυφικὴν, ἧς ἡ μὲν ἴστι διὰ τῶν ΠΡΩΤΩΝ ΣΤΟΙΧΕΙΩΝ κυριολεχική, ἡ δὲ συμβολική.

C'est-à-dire : « Ceux qui reçoivent de l'instruction en Égypte apprennent avant tout l'alphabet égyptien de la méthode dite *épistolographique* ;

» ensuite la méthode *hiératique*, dont se servent
 » les hiérogammates; et la dernière de toutes, la
 » méthode *hiéroglyphique*, laquelle est, ou *kyrio-*
 » *logique*, AU MOYEN DES ÉLÉMENTS INITIAUX, OU
 » *symbolique*, etc. »

On voit que personne, avant vous, n'a compris le sens de *πρωτον στοιχείον* (1), qui ne désigne autre chose que la *lettre initiale*.

Votre découverte est donc en parfaite harmonie avec le texte de S. Clément, et le récit de ce dernier est appuyé par les nombreux exemples d'*hiéroglyphes acrologiques* que je viens de citer. Toute espèce de doute doit donc cesser, et on peut regarder votre système comme MATHÉMATIQUEMENT DÉMONTRÉ.

Après une pareille démonstration, je ne peux qu'adopter votre explication du vingt-huitième paragraphe du premier livre d'Horapollon : « Pour
 » désigner le *silence*, dit cet auteur, on écrit le
 » nombre 1095, qui est celui de la totalité de *trois*

(1) *Στοιχείον* est le diminutif de *στοῖχος*, qui désigne une cheville. Parmi plusieurs autres significations, ce mot a aussi celle des élémens qui composent un objet quelconque; on s'en sert de même pour désigner les lettres alphabétiques qui, en se suivant, forment des syllabes et des mots. (Platon, *Theæt.*, § 141 : τὰ τῶν γραμμάτων στοιχεῖα καὶ συλλαβάς.) Chez Denys d'Halicarnasse, *στοιχεῖα φωνῆς* désigne les élémens de la langue, autant qu'elle est parlée, au lieu que *γράμματα* sont les lettres écrites. Notez que Clément d'Alexandrie ne parle également que du son des mots, dont le premier élément ou l'initiale était exprimé par l'*hiéroglyphe acrologique*. *Στοιχείον* signifie, dans cette acception, la même chose que l'allemand *buchstabe*.

» *ans*, composés chacun de trois cent soixante-cinq
 » jours. Un enfant qui ne parle pas pendant tout
 » ce temps, se taira, quoiqu'il ait une langue. »
 Vous ne voyez, avec raison, dans le nombre 1095
 que les mots *trois* et *an*, en cophte ⲙⲟⲩⲧ *chomt* et
 ϣⲟⲩⲛⲓ *rompi*. Le premier vous donne ⲙⲧ *ch*, et le
 second *p r* : ces deux consonnes représentent, d'a-
 près le système égyptien, le mot *charó*, silence,
 qu'on écrit actuellement ⲭⲁⲣⲱ *kharó* (1), mais qui
 se prononce *charó*, comme s'il était écrit ⲙⲭⲁⲣⲱ.

Il est connu qu'en cophte les lettres ⲙⲧ *ch* et
 ⲭⲁ *kh* sont souvent confondues. Ainsi on écrit :

ⲙⲭⲁⲭ *chah* pour ⲭⲁⲭ *khah* flamme.

ⲙⲭⲟⲩⲧ *chobt*. . . . ⲭⲟⲩⲧ *khobt* changer.

ⲛⲁⲕⲙⲁⲛⲥ *pachóns*. ⲛⲁⲕⲙⲁⲛⲥ *pakhóns*, nom
 cophte du mois de mai.

ⲁⲣⲭⲙⲁⲛⲁⲣⲓⲧⲏⲥ . ⲁⲣⲭⲙⲁⲛⲁⲣⲓⲧⲏⲥ archi-
 mandrite (2).

En m'occupant des recherches précédentes, j'ai
 retrouvé le mot cophte qui désigne le *serpent royal*
 ou le *basilic*, nommé, selon Horapollon οὐφαῖος;
 c'est ⲁⲭⲟⲣⲓ *ahori*, expliqué par l'arabe ثعبان dra-
 gon, serpent mâle, basilic.

On a pu remarquer dans cette revue que cer-

(1) Ce mot se compose de ⲭⲁ, *cessare*, *relinquere*, et ϣⲱ
bouche. Il se pourrait bien que la bouche ϣⲱ *ro*, employée hiéro-
 glyphiquement, désignait ϣⲟⲩⲛⲓ *rompi*, l'année.

(2) Voyez Ignatii Rossi *Etymologiae aegyptiacae*. Romæ 1808.
 In-4º., pag. 294.

ains hiéroglyphes avaient un rapport de sens avec l'objet qu'ils servaient à désigner; que d'autres au contraire ne pouvaient avoir avec cet objet qu'une relation absolument arbitraire et conventionnelle. Les exemples de la première classe pourraient fournir le sujet d'une objection que détruisent entièrement les exemples de la seconde; car si l'idée d'un *homme fort et capable de reconnaître ce qui est utile* peut être convenablement représentée par un *éléphant qui flaire avec sa trompe*, on ne voit d'autre cause raisonnable que le choix des initiales, qui puisse avoir fait prendre la *colombe* pour emblème d'un *homme violent*, et le *chien*, pour représenter tout à-la-fois l'*odeur*, le *rire*, le *magistrat* et l'*hiérogrammate*.

Je le dis encore, si nous possédions dans le cophte la totalité de l'ancienne langue de l'Égypte, on pourrait, d'après votre méthode, retrouver dans son entier les hiéroglyphes expliqués par Horapollon; mais une foule de mots nous manquent, tels que *cygne*, *corneille*, *cynocéphale*, *hippopotame*, *embryon*, *coin de la bouche*, *tamis*, *lettres égyptiennes*, *fossoyeur*, *vêtement royal*, *manteau de prêtre*, *oreille de bœuf*, ὄρυξ, χαλαρόπικξ, *reconnaissant*, *outarde*, *abeille* (en un seul mot), *yeux de crocodile*, *anémone*, *archer*, *tumulte*, *fiancée*, *astronome*, *aversion*, *futur*, *inégal* (ἀνώμαλον), *patrimoine*, *ichneumon*, *mule* et plusieurs autres.

Il faut espérer qu'on ne manquera pas de trouver les moyens propres à donner plus de dévelop-

pement à votre découverte; mais, grâce à la subtilité des prêtres égyptiens, on rencontrera bientôt un nouvel obstacle : en effet, en appliquant votre système au déchiffrement des inscriptions hiéroglyphiques, on tombera à chaque instant dans le vague; car on ne saura point, par exemple, quand la chose représentée par l'image hiéroglyphique commence par un *m*, quel est l'autre mot avec l'initiale *m*, que les hiérogammates ont voulu désigner. Il est probable que les prêtres avaient des tables qui servaient à déterminer ces différens sens; mais il paraît difficile de les rétablir sans connaître d'avance le sens convenu d'une grande partie des hiéroglyphes. Les deux livres d'Horapollon ne sont qu'un fragment d'une table de ce genre; malheureusement ils contiennent une foule de choses inutiles et incertaines.

Il n'est pas surprenant qu'un pareil système étant établi généralement en Égypte, on ait été conduit à l'institution des signes phonétiques, applicables, sur-tout, à l'expression des noms propres, puisque, pour imaginer ces signes, il suffisait d'appliquer à toutes les lettres d'un même nom le même procédé qui avait jusque-là servi à rendre une grande partie des mots de la langue par leur initiale seulement. Le système phonétique prend donc, par votre découverte, un nouveau développement, et sert à rendre raison de cette classe même de signes, où l'on avait cru voir les énigmes les plus savantes et les plus ingénieuses.

Ainsi, vous pouvez vous flatter, Monsieur, de

voir votre nom cité par les archéologues avec ceux de MM. Young et Champollion, parmi ceux qui ont le plus contribué à débrouiller les symboles légués à la postérité par les prêtres de l'antique Égypte. Votre découverte nous fait aussi envisager l'ouvrage d'Horapollon sous le véritable point de vue : elle servira à modifier le jugement que le savant M. Champollion a porté sur cet auteur dans le passage suivant de son *Précis*.

« Les notions les plus étendues, dit-il, que
 » l'antiquité nous ait transmises sur les carac-
 » tères tropiques des Égyptiens sont renfermées
 » dans le célèbre ouvrage d'Horapollon, intitulé
 » Ἱερογλυφικά. On a jusqu'ici considéré cet ou-
 » vrage comme devant jeter une grande lumière
 » sur la marche et les principes de l'écriture
 » hiéroglyphique proprement dite, et cependant
 » l'étude de cet auteur n'a donné naissance qu'à
 » de vaines théories, et l'examen des inscriptions
 » égyptiennes, son livre à la main, n'a produit
 » que de bien faibles résultats. Cela ne prouve-
 » rait-il point que la plupart des signes décrits et
 » expliqués par Horapollon ne faisaient point
 » réellement partie de ce que nous appelons l'é-
 » criture hiéroglyphique, et tenait primordialem-
 » ent à un tout autre système de représentation
 » de la pensée? Je n'ai reconnu en effet jusqu'ici,
 » dans les textes hiéroglyphiques, que trente seu-
 » lement des soixante-dix objets physiques indi-
 » qués par Horapollon, dans son livre premier,
 » comme signes symboliques de certaines idées,

» et sur ces trente caractères il en est treize seulement; savoir, le croissant de la lune renversé, le scarabée, le vautour, les parties antérieures du lion, les trois vases, le lièvre, l'ibis, l'encensier, le roseau, le taureau, l'oie chenalopex, la tête de coucoupha, et l'abeille, qui paraissent réellement avoir, dans ces textes, le sens qu'Horapollon leur attribue.

» Mais la plupart des images symboliques indiquées dans tout le livre premier d'Horapollon et dans la partie du deuxième, qui semble la plus authentique, se retrouvent dans les tableaux sculptés ou peints, soit sur les murs des temples et des palais, sur les parois des tombeaux, soit dans les manuscrits, sur les enveloppes et cercueils des momies, sur les amulettes, etc., peintures et tableaux sculptés, qui ne retracent point des scènes de la vie publique ou privée, ni des cérémonies religieuses, mais qui sont des compositions extraordinaires ou des êtres fantastiques, soit même des être réels, qui n'ont entre eux aucune relation dans la nature, sont cependant unis, rapprochés et mis en action. Ces bas-reliefs purement allégoriques ou symboliques abondent sur les constructions égyptiennes et furent particulièrement désignés par les anciens sous le nom d'*anaglyphes*, que nous adopterons désormais.

» Cette distinction établie, il est aisé de voir que l'ouvrage d'Horapollon se rapporte bien plus spécialement à l'explication des images

» dont se composaient les *anaglyphes*, qu'aux élé-
 » mens ou caractères de l'*écriture hiéroglyphique*
 » proprement dite. Le titre si vague de ce livre
 » *ἱερογλυφικά* (*sculptures sacrées* ou *gravures sa-*
 » *crées*) est la seule cause de la méprise (1). »

La remarque de M. Champollion, qu'on ne retrouve sur les monumens qu'un petit nombre d'hiéroglyphes de ceux qui sont expliqués dans le livre d'Horapollon, ne paraît pas décisive. On a déjà fait observer la difficulté qu'il y a à reconnaître, au milieu d'autres, un caractère hiéroglyphique dont la signification nous est donnée par les auteurs; car comment distinguer les différentes figures d'oiseaux qui avaient des sens si différens : la corneille, la huppe, la perdrix, le moineau, les représentations d'objets d'art, de meubles ou d'instrumens, dont la forme ne nous est pas connue. Les hiéroglyphes que M. Champollion n'a pas retrouvés peuvent être de ceux dont la forme est altérée, abrégée, ou devenue, par toute autre raison, complètement méconnaissable.

Vos *Découvertes sur les anaglyphes* feront voir que M. Champollion n'a pas bien saisi l'idée de cette partie de l'écriture des prêtres égyptiens. M. le baron Silvestre de Sacy a déjà fait sentir que la définition des anaglyphes donnée par ce savant n'est pas exacte, et qu'il était difficile de

(1) *Précis du système hiéroglyphique*, pag. 299 et suiv.

croire que ce terme désignât une chose étrangère à l'écriture (1).

Je ne peux donc, Monsieur, que vous inviter à publier très-prochainement les résultats de vos recherches sur les différentes classes de caractères hiéroglyphiques, pourvu qu'en les livrant aux savans *dans leur ensemble*, vous puissiez leur conserver cette force et cette clarté qui résultent de la liaison systématique et de l'enchaînement des idées. Sous plus d'un rapport, la *publication anticipée ou incomplète* du résultat de vos travaux nuirait à la juste reconnaissance qui vous est due pour la persévérance avec laquelle vous les avez continués pendant quatre ans.

Ce n'est qu'en connaissant la *marche et le résultat de toutes vos recherches* qu'on sera bien en état de comprendre le fameux passage des *Stromates* de Clément d'Alexandrie, dans lequel cet auteur expose le système hiéroglyphique.

Au point où nous en sommes dans la connaissance de l'écriture hiéroglyphique des Égyptiens, on voit que les signes qui formaient cette écriture étaient :

1°. Des caractères *phonétiques*, reconnus par MM. Young et Champollion.

2°. Des signes représentant les *initiales* de mots; classe découverte par vous, Monsieur, et que j'appelle *acrologique* (2).

(1) *Journal des Savans*, 1825. Mars, p. 151.

(2) Ce mot, que j'ai cru devoir consacrer à cette espèce d'hiéroglyphes, se compose du grec *ἄκρος*, *extrême*, *antérieur*, et de la

3°. De *véritables images*, qui signifiaient ce qu'elles représentent; vraisemblablement en très-petit nombre.

4°. De *hiéroglyphes symboliques*, classe encore peu connue.

5°. Des *anaglyphes*, que nous avons l'espérance de connaître plus particulièrement par vos recherches.

A présent, il n'est plus temps de tâtonner; c'est l'*inscription de Rosette* qu'il faut proposer comme la *pierre de touche* de tout système d'interprétation des anciennes écritures de l'Égypte. Tant qu'on ne sera pas parvenu à donner l'explication motivée de la partie hiéroglyphique, et conforme au contenu du texte grec de cette inscription, on ne pourra dire qu'on soit véritablement en état de lire ce qui se trouve écrit sur les monumens des bords du Nil.

Arrivé à ce point, il est encore à craindre qu'on ne soit forcé de rabattre beaucoup de la haute idée qu'on s'était formée de la sagesse des Égyptiens. Alors les bons esprits, fatigués d'un amas de puérités qu'on trouvera sur les monumens, cesseront de s'occuper exclusivement d'un peuple qui mérite si peu la grande réputation qu'on a bien voulu lui faire. Ceux qui pourraient trouver ce jugement trop sévère n'ont qu'à lire le livre d'Horapollon;

racine de laquelle dérivent *λόγος*, *parole*, et *λογία*, *doctrine*. Acrologique est formé de la même manière que *ἀκρόστιχον*, désignant l'initiale du vers (*στίχον*).

(35)

c'est le meilleur remède pour guérir de l'*égyptomanie*.

Agréez les sentimens distingués avec lesquels
j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-
obéissant serviteur ,

J. KLAPROTH.

Paris, ce 18 février 1827.

POST-SCRIPTUM.

Les nouvelles institutions , fussent-elles même préférables aux anciennes, rencontrent presque toujours une forte opposition, contre laquelle elles ont à lutter avant de se consolider définitivement. Une fois établies, elles parviennent à vaincre l'opposition ; mais quoique celle-ci ne se montre pas, elle existe toujours, et se consolide en s'entourant du secret et du mystère : c'est ce qui arrive ordinairement quand une nouvelle doctrine religieuse se répand avec rapidité dans un pays, et y renverse l'ancienne. Il est donc vraisemblable qu'à l'époque de l'introduction du christianisme en Égypte, beaucoup d'habitans de ce pays restèrent fidèles à leur ancienne croyance, s'opposèrent sans succès aux progrès de la religion nouvelle, et finirent par l'adopter extérieurement, sans cependant renoncer à la foi de leurs pères. Des exemples pareils se trouvent dans l'histoire de toutes les religions opprimées ; et si un fait de ce genre a eu lieu en Égypte, rien n'empêche de croire que la connaissance de l'écriture hiéroglyphique s'y soit conservée avec l'ancienne croyance. Auparavant cette connaissance n'était pas aussi répandue que quelques savans semblent le croire ; plusieurs passages des auteurs anciens font voir qu'elle était presque exclusivement réservée aux prêtres. Ceux-ci ont dû naturellement rester attachés à leur antique

croyance, qui leur procurait des avantages et des honneurs. On peut donc présumer qu'après l'établissement du christianisme en Égypte, l'art de lire les caractères hiéroglyphiques, quoique perdu en apparence, existait encore chez les sectateurs secrets de l'ancienne religion. On peut également supposer qu'il se sera conservé jusqu'à l'époque de la conquête de l'Égypte par les Arabes; et il ne serait pas étonnant que ces derniers, d'ailleurs grands partisans des sciences occultes, de la cabale et de l'art imaginaire de faire des talismans, eussent obtenu quelques notions de la signification des hiéroglyphes, par ceux de leurs nouveaux sujets, qui, au fond de leur cœur, étaient restés ennemis du christianisme.

En effet, nous possédons un *Traité arabe sur les différens alphabets*, composé par Ahmed ben Abubekr, nommé communément Ebn Vahchiyeh. M. de Hammer l'a publié avec une traduction anglaise (1). Ce livre contient l'explication d'un grand nombre d'hiéroglyphes et de caractères donnés pour tels. Jusqu'à présent on n'avait aucun moyen de constater l'authenticité de ces explications. Ces hiéroglyphes se rencontrant parmi une foule d'alphabets et de signes purement imaginaires, M. le baron Silvestre de Sacy et plusieurs autres savans les ont regardés comme fabuleux : moi-

(1) *Ancient Alphabets and hieroglyphic characters explained, written in the arabic language by Ahmed bin Abubekr bin Vahshih; and in english by Jos. Hammer. London, 1806. Petit in-4º.*

inême j'ai partagé cette opinion; actuellement je dois l'abandonner, parce qu'une partie des explications données par Ebn Vahchiyyeh sont absolument conformes à celles qu'on trouve dans Horapollon, et leur exactitude est démontrée par le système des hiéroglyphes acrologiques. Je vais citer quelques exemples qui viendront à l'appui de cette assertion. J'aurais voulu en offrir un plus grand nombre; mais la difficulté de reconnaître, avec exactitude, les objets figurés dans l'écriture sacrée des prêtres égyptiens, et le manque de plusieurs mots coptes m'en empêchent pour le moment.

La tête , suivant Ebn Vahchiyyeh, représentait la *vie* : or tête, en cophte, est *ⲭⲱⲩⲟⲩ* *djô*, et la vie *ⲭⲱⲩⲟⲩⲛⲛⲛ* *djinónhh*. Ces deux mots commencent par la même lettre.

Le vautour  représentait la divinité. Le vautour, en cophte, est *notyep nocher*; et Dieu *noty nouti*. — Voyez page 24, et Horapollon (I, 11).

L'épervier  signifiait *Dieu qui nourrit tout*

(en arabe *ar-Razzak*); l'épervier, en cophte, s'appelle *ⲭⲟⲩⲧⲣⲉⲥ chotref*, et nourrir *ⲭⲁⲕⲭⲁ chanch*.
— Comparez Horapollon (I, 6).

L'hirondelle  désignait les nuages; l'hirondelle porte le nom de *ⲃⲁⲭⲁⲃⲓⲣⲓ shadjembiri*, et les nuages, en cophte, sont *ⲃⲏⲡⲓ shèpi*.

L'auteur arabe dessine cet oiseau  et dit qu'il signifiait ce qui est *jaune*. Or, en cophte, jaune est *ⲁⲟⲩⲓⲛ àouïn*; l'oiseau ressemble à un moineau. Les dictionnaires cophto-arabes expliquent le mot *ⲁⲙⲣⲓⲁ amrià* par *darah*, que Kircher a traduit par *perroquet*, parce que *dorrah* désigne cet oiseau en arabe moderne; mais dans les manuscrits cophto-arabes ce mot est écrit sans *techdid*, et il ne paraît pas comme nom d'oiseau dans nos dictionnaires. Cependant, en éthiopien, *daroho* signifie *moineau*, et rien n'empêche de croire qu'en Égypte le mot arabe *darah* ait la même signification, ou celle d'un petit oiseau en général. Alors *amrià* moineau, et *àouïn* jaune, vont très-bien ensemble, puisqu'ils commencent tous les deux par *a*.

Un autre oiseau  représentait l'heure, en cophte, $\pi\alpha\tau$ *nau* ou $\pi\alpha\tau$ *nou*. Cet oiseau paraît être le $\pi\alpha\tau\pi\iota$ *nouri*, mal rendu par Kircher et La Croze par *ciconia*. Les dictionnaires cophto-arabes traduisent ce mot par *rakham* : le *rakham* ressemble à un vautour; il est de la grandeur d'un corbeau, a le corps blanc et les extrémités des ailes noires : son nom, en cophte, commence par un *n*, comme *nau* ou *nou* heure.

La colombe , selon Ebn Vahchiyyeh, représentait l'injustice. Horapollon (II, 57) dit la même chose. La colombe s'appelle $\beta\rho\alpha\mu\pi$ *shrompi*, et injuste et violent $\beta\iota\eta\chi\omicron\pi\epsilon$ *shiendjons*.

Le rossignol  (car c'est bien la forme du *bulbul* ou rossignol oriental) désignait ce qui est purifié : or, en cophte, $\tau\epsilon\rho\tau\epsilon\lambda\lambda\omicron\varsigma$ *tertullos* (1) est rossignol, et $\tau\omicron\tau\epsilon\delta\omicron$ *toubo*, pur, purifié.

(1) Je ne crois pas qu'on puisse dériver ce mot du grec $\tau\epsilon\rho\tau\iota\zeta\epsilon\iota\upsilon$, fredonner, ni du grec moderne $\tau\epsilon\rho\tau\epsilon\rho\iota\zeta\omega$, je fredonne.

Le serpent  désignait la fraude, la déception (en arabe *makr*); serpent, en copte, est ⲭⲓⲣⲟ *hfo*, et déception ⲭⲁⲗ *hal*. Voilà l'initiale *h* dans les deux mots.

Un pot d'onguent  servait à indiquer le sang. En copte, l'onguent, qu'on ne pouvait représenter autrement que par le pot qui le contient, est ⲙⲟⲭⲉⲛ *sodjen*, et le sang ⲙⲟⲩⲟⲩ *snof* : ces deux mots ont la même initiale.

La découverte des hiéroglyphes acrologiques démontre donc l'authenticité des explications hiéroglyphiques conservées par Ebn Vahchiyyeh, aussi bien que de celles d'Horapollon.

Et pour revenir encore une fois sur le passage si célèbre de Saint Clément d'Alexandrie, au sujet duquel M. Champollion le jeune a cru, avec beaucoup de raison, devoir emprunter les lumières d'un de nos plus célèbres hellénistes, M. Letronne, nous remarquerons que la découverte des hiéroglyphes acrologiques pouvait seule dissiper toutes

les difficultés sur les mots διὰ τῶν ΠΡΩΤΩΝ ΣΤΟΙΧΕΙΩΝ. M. Letronne a plusieurs fois traduit et reproduit ce passage, sans avoir égard à l'adjectif πρῶτων : en effet, cet adjectif devait lui causer quelque embarras, puisque ce savant ne connaissait point l'*admirable* invention des prêtres égyptiens, qui fait l'objet de cette lettre. Quant au mot κυριολογικῇ, je pense qu'il doit désigner ici la *précision* plus grande, que donnait à cette partie de l'écriture hiéroglyphique la détermination des initiales, par opposition au sens *symbolique*, par lequel on n'indiquait que d'une manière vague la nature des idées qu'on voulait exprimer.
